

## INTERROGATIONS ET DILEMMES

Fin juillet 1940

Un bourg. Zone libre. Confins du Jura et de l'Ain. Trois semaines écoulées depuis que nous connaissons l'armistice<sup>1</sup>.

C'est jour de marché. Peu de bêtes. Mais le souk est comme il est toujours par un beau jour d'été. Le soleil lèche les bâches des baraquements et transforme en « morceaux » somptueux les chemises, les robes de cotonnade et les orthopédiques bretelles.

Je cherche le secret des événements. « Enfin... quoi... que s'est-il passé?... » Je m'adresse à un hobereau, propriétaire terrien. Il n'hésite pas : « Nous avons été vendus. » — « Par qui? » — « Par qui? Par les gouvernants, par Daladier<sup>2</sup>... »

Mais un général en retraite, qui est de ses amis, a entendu notre brève conversation et livre à mon incertitude une explication plus large : « C'est la faute de l'auto et de la T.S.F. » Je suppose qu'il accuse le machinisme et le monde moderne en sa totalité. Mais l'Allemagne aussi était malade d'auto et de radio.

Deux minutes plus tard, un cantonnier me désigne le général : « On dit qu'il est de la cinquième colonne. »

« C'était un coup monté, c'était voulu, me dit le boucher, c'était pour empêcher la révolution. »

« Les Anglais, me dit une vieille femme, Parisienne réfugiée au bourg, les Anglais sont des égoïstes et des traîtres... Le général de Gaulle, c'est un prétentieux. »

J'ai entendu pour la première fois le nom du général de Gaulle, lorsque j'étais encore à Paris, lorsqu'il fut appelé par le général Weygand<sup>3</sup>. C'est au commencement de juillet que j'appris, à Montargis, par un numéro du *Matin*, rédigé par la *Kommandantur*, qu'il avait été « destitué à cause de son attitude et qu'il devrait comparaître devant un tribunal de guerre ». Je ne saurais dire par quel assemblage de détails, par quelles nouvelles fusantes, je me suis fait une image du général de Gaulle.

Seul, captif dans la maison de vacances.

J'apprends à connaître la pendule Empire sous globe. Son cadran est entouré d'une étrange architecture dorée : colonnes à tête de sphinx, aigle aux ailes déployées, angelots porteurs de palmes et cygnes buvant dans une fontaine à trois vasques. Très surréaliste. Elle sonne des heures anciennes. Son timbre tient de la clochette d'église et de la boîte à musique des vieux albums ou des poupées dansantes.

Je me réfugie dans ma chambre, comme les bêtes des jardins zoologiques dans leur réduit.

<sup>1</sup>. L'armistice franco-allemand est conclu dans la clairière de Rethondes le 22 juin; après que des négociations sont menées à bien avec l'Italie, il entre en application le 25 juin.

<sup>2</sup>. Édouard Daladier, l'un des caciques du parti radical-socialiste a été ministre de la Défense nationale du 6 juin 1936 au 18 mai 1940, ministre des Affaires étrangères du 18 mai au 5 juin 1940, et Président du Conseil (pour la troisième fois), du 10 avril 1938 au 20 mars 1940.

<sup>3</sup>. Une affirmation inexacte : c'est Paul Reynaud qui le nomme, le 5 juin 1940, sous-secrétaire d'État à la Guerre; Weygand se défie profondément de Charles de Gaulle.

"

"

"

"

Vieille demeure, vieille bibliothèque. Tout Voltaire, tout Rousseau, tout Balzac. Je lis Voltaire, le soir. Ses octosyllabes ne sont pas toujours très drôles. Les funambules de la prosodie ont fait mieux depuis. Cependant ceci :

*Une bienveillante catin  
À qui le souffleur ou Crispin  
Fait un enfant dans la coulisse.*

Je ne suis pas sûr qu'il soit un aussi médiocre philosophe qu'on a bien voulu le dire. Sans doute, il ne se baigne pas dans les systèmes. Il les mesure au centimètre. Mais il a des éclairs. Quand il raille les débats théoriques sur la liberté, quand déjà il se moque des facultés de l'âme, quand il dit (dans le *Dictionnaire philosophique*, je crois) qu'il n'y a point de pensée d'homme ou de volonté d'homme, mais seulement des hommes pensant et des hommes voulant, ne devance-t-il pas la « psychologie concrète » de ces dernières années?

Visite aux R... Vieille famille, où l'on aime les traditions. Les hommes cultivent, et pas toujours de haut, sont officiers, parfois prêtres. Famille de province, qui n'aime point à croire que le monde est mobile, où toutes les femmes sont pieuses, où les grands-pères souvent furent voltairiens.

J'avais toute raison de supposer qu'en ce milieu conservateur et patriote on serait accablé par le malheur de la France, que du moins on ne l'accueillerait pas paresseusement comme un effet de telle politique ou de la fatalité. Tous, vieux et jeunes, s'apitoièrent sur nos maigres repas, nos fatigues et nos risques pendant l'exode. Mais notre étonnement devant la débâcle leur parut un sentiment préhistorique. Notre tristesse leur fut étrangère. Ils avaient accepté l'événement, comme s'il appartenait à la plus vieille collection de faits historiques. Ils manifestaient seulement leur satisfaction de ce que la petite ville, près de laquelle ils habitent, n'ayant point résisté aux Allemands, n'avait pas été bombardée. Et Mme R... ne me cacha pas que l'égoïsme avait toujours été le caractère dominant des Anglais.

Je me faisais à moi-même l'effet d'un voyageur qui, revenant de Chine après dix ans d'absence, s'apitoierait sur un mort oublié.

6 septembre 1940

La peur s'est résolue. En acceptation, en attraction même. L'Allemand est devenu un magicien, qui possède le secret de l'ordre. Je me souviens que Rauschnig fait dire à Hitler : « Le petit bourgeois français m'accueillera comme un libérateur<sup>4</sup>. »

Un journal lyonnais du soir invoque, dans un titre de première page, en grandes capitales, la « générosité de Hitler ».

Mais quelques-uns ont le sentiment que toute une civilisation est menacée d'un naufrage. Un professeur de Lyon, qui vécut toute sa vie dans la paix de l'archéologie, qui jamais ne se mêla à aucune politique, se demande s'il ne doit pas songer à s'expatrier, à s'établir avec sa femme et ses enfants dans l'Amérique du Nord. Sans doute, il n'a pas retenu ses places à la Compagnie transatlantique. Ce n'était point un ferme dessein, ce n'était que le suprême recours d'une pensée inquiète, confiée à un ami. Mais quel signe du trouble des temps!

---

<sup>4</sup>. La citation exacte est : « J'entrerai chez les Français en libérateur. Nous nous présenterons au petit bourgeois français comme les champions d'un ordre social équitable et d'une paix éternelle... ». Hermann Rauschnig a rompu avec le parti nazi, s'est exilé, et a publié, en Suisse, en 1939, *Gespräche mit Hitler*, ouvrage immédiatement traduit en français.

« On ne sait même pas, me dit un fermier, de quel pays on est... On est comme des bêtes... On se réveille le matin sans rien savoir du monde. »

« — Hélas! dis-je, milord, il y a des temps où l'on ne peut pas aisément savoir ce que veut la Patrie...

À ces signes funestes, quelques étrangers nous ont crus tombés dans un état semblable à celui du Bas-Empire, et des hommes graves se sont demandé si le caractère national n'allait pas se perdre pour toujours. »

(A. de Vigny, *Servitude et grandeur...* p. 304 et 348.)

J'ai grimpé par les bois en haut de plateau. J'ai devant moi la plaine panoramique. Mais la pente des prés est douce. Ainsi la plaine ne semble point en contrebas, mais commencer là même où je suis. On dirait qu'on l'a lancée jusqu'à l'horizon, comme on lance un serpent. Cela détruit l'ennui panoramique, la « belle vue ».

Je m'étends sur l'herbe. J'ai oublié la guerre. Mais un avion passe, allemand ou italien. Avant la guerre, ils ne volaient pas au-dessus de moi, sans ma permission. Maintenant, ils me surveillent.

Les paysans sont immunisés contre les journaux et la radio. Ils ont le sens du doute et construisent lentement leurs passions. Quant aux nouvelles, il leur arrive de les attraper dans l'air, comme les signes de la pluie et du beau temps. Ils savent que le sort de la France se joue sur la Tamise.

Au bourg, on reçoit des nouvelles, vraies ou fausses de Chalon ou de Besançon. Le bourg commence à comprendre que la victoire allemande a d'autres effets qu'un passage de soldats en grandes manœuvres. Le bourg, maintenant, fait des vœux pour l'Angleterre.

C'est ainsi, la France fait des vœux. Elle n'attend plus rien d'elle-même. Elle choisit entre l'Angleterre ou l'Allemagne, comme un parieur choisit un cheval.

Et moi-même, que puis-je d'autre que de vagues ruminations?

Les journaux de Lyon commentent avec docilité les thèmes du gouvernement, ce mélange de nazisme et d'idyllisme champêtre.

Un manœuvre est condamné par le tribunal de Trévoux à six mois de prison pour propos défaitistes. Je voudrais connaître la définition juridique du défaitisme en ce mois de septembre 1940.

Je reçois une lettre « ouverte par les autorités de contrôle »<sup>5</sup>.

Quelques Chateaubriant<sup>6</sup> écrivent dans les journaux de la *Kommandantur*. J'espère qu'à la solde d'une Allemagne maîtresse de la France, ils ne sont pas sans indulgence pour ces écrivains français inspirés par Staline, qui du moins ne tenait pas sous sa botte les deux tiers de la France.

On attendait de n'importe quel gouvernement qu'il se déclarât avant tout provisoire, qu'il subsistât jusqu'à la paix dans la réserve et la pudeur. Mais celui-ci impose ses passions partisans et les habillements des laissés-pour compte du fascisme.

La France est comparable à une usine incendiée. Tout a croulé. Seule, la loge du concierge est

---

<sup>5</sup>. Dès l'automne 1940, fonctionne le « contrôle postal et téléphonique », effectué par le Service civil des contrôles techniques, d'abord rattaché au secrétariat d'État à la Guerre. Il permet de surveiller les individus et de contrôler l'opinion publique.

<sup>6</sup>. Sur Alphonse de Chateaubriant, cf. infra p. 000.

intacte. Le concierge l'habite et garde les décombres. Mais il devient fou, ne se contente pas de chasser les pillards, les ramasseurs de métal. Il s'imagine qu'il est le maître de l'usine. Et il plaque à sa vitre des mandements aux ouvriers, des notes de service et surveille attentivement un appareil de pointage, qui n'enregistre plus ni entrées ni sorties. Tel est le Maréchal.

Lucien Febvre est mon voisin de campagne. Ses deux cèdres géants ne lui donnent plus qu'un plaisir mêlé d'amertume. Enfermée dans un creux de vallonnements, qui montent doucement vers des crêtes plus rudes, sa maison ne lui est plus un inviolable asile. L'histoire y pénètre et non plus par les archives. Il est accoutumé à la reconstituer. Mais elle se fait autour de lui, toute seule. Il en veut peut-être à la science historique de ne point lui donner une clef des événements. Au fait, il n'a pas besoin de clef. Sa colère sacrée de paysan comtois lui suffit. Colère d'historien aussi, pour qui l'histoire ne fut jamais une classification botanique, mais la poursuite d'une physiologie, autant dire d'une poésie. Je l'ai vu extraire, de vieilles pierres, la vie. Et aussi d'une vieille brochure. Il tenait à la main je ne sais quelle monographie locale de 1840. L'auteur, dans un style académique, mais sonnait juste, étudiait les origines de l'industrie du marbre dans le département du Jura. Febvre, de ce pauvre texte pour académie de province, fit surgir magiquement toute une bourgeoisie, fière d'elle-même, fière d'être censitaire, riche en principes et riche en terres.

Le père François<sup>7</sup> est peut-être le dernier de ces artisans dont on parle tant. Il fabrique des chaises, des fauteuils et les paille. Son atelier, tout en longueur, est dans une venelle. Il se sert d'un tour primitif, dont déjà son père se servait. Je ne saurais décrire cet appareil, qui tient du métier du tisserand et de la meule du rémouleur. Mais il ne ressemble pas du tout aux machines-outils de la grande industrie.

Aucune puissance ne réduira le père François au silence, à moins de le tuer. Non qu'il parle beaucoup. Il dit ce qu'il a à dire. Rien de plus, rien de moins. C'est lui qui mesure la dose et non les puissances.

Il a appris à lire à l'école des Frères (il n'y en avait pas d'autre alors dans la commune). Je ne sais pas ce qu'il a appris, depuis. Moins de choses que Lucien Febvre, assurément. On prétend qu'il ne lit jamais que les journaux de l'année précédente. Cela établit une certaine analogie entre Lucien Febvre et le père François. Car lire les journaux de l'année précédente, c'est déjà une technique d'historien.

---

<sup>7</sup>. Le « Père François » est artisan-chaisier à Saint-Amour (cité pp. 000, 000, 000, 000, 000, 000, 000, 000, 000, 000, 000, 000, 000, 000, 00, 000, 000).